

Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'Abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne chez MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue de la Fromagerie; M<sup>lle</sup> Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

# LE PAPILLON,

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE  
LYON  
\* 1832 \*

## JOURNAL DES DAMES,

DES SALONS, DES ARTS, DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES,

Rédigé par une Société d'Hommes du monde, d'Artistes et de Gens de lettres.

### LA VENGEANCE.

(CHAPITRE II.)

Ce soir là il y avait eu bal chez la comtesse de Saint-Léon.

Un de ces musqués et monotones bals d'étiquette où on ne voit que des femmes de quarante ans avec leur teint trop vivement coloré pour qu'on puisse croire au naturel; avec leurs sourcils noirs, sourcils trop jeunes qu'accusent des yeux sans vivacité, que vainement elles cherchent à faire briller encore.

Tout cela, inutile et dernier hommage rendu à la parure, à la coquetterie.

C'est qu'elles ne sont plus à leurs jours d'illusions et de délirante jeunesse, alors qu'insoucieuses de l'avenir, elles jetaient à peine un dédaigneux regard sur la foule ravie qui tourbillonnait autour d'elles; et que pressées de tous côtés, nonchalamment elles tendaient leur blanche main aux plus beaux jeunes cavaliers et allaient valser avec eux.

Hélas! tout cela est passé, passé pour jamais: ce ne sont plus maintenant les danseurs qui prient, qui convient, ce sont elles qui se groupent autour d'eux.

Certes, à ce bal les danseurs étaient nombreux, et à peine encore pouvaient-ils suffire à l'ardeur des femmes.

Parmi tous ces jeunes hommes à la cravate artistement nouée, à la voix galante et flatteuse, toujours avec un sourire de bienveillance sur les lèvres, on distinguait le jeune comte Séraphin de Marcel, avocat-général près la Cour royale de \*\*\*.

C'était un de ces hommes dont le ton, le geste, les paroles *ont cours* dans le monde fashionable; c'était ce qu'en Italie on appelle un *sigisbé*; en Espagne, un *cortejo*; en France, un *cavalier*.

Que voulez-vous? le privilège d'obéir, d'être soumis au plus petit regard, au moindre geste d'une femme, est un privilège que je chéris plus que tout autre: puisqu'il est si doux de sentir sur son bras la vague et délicieuse pression d'un bras de femme; si doux de porter et d'offrir le schall ondoyant, le chapeau où s'agitent les épis et les bluets, la robe de soie changeante aux rayons du soleil, et le manteau dos de puce avec ses franges et ses feuilles mortes qui se jouent sur le sombre tissu.

Aussi le comte Séraphin de Marcel, dans ce bal, avait-il à prêter son bras pour la valse, avait-il à répondre à mille interpellations de femmes; mais quand les flambeaux commencèrent à pâlir, quand les danseuses, lasses, jetèrent leurs schalls sur leurs épaules nues, il sortit de la salle, fatigué qu'il était d'avoir dansé une partie de la nuit, d'avoir répété aux unes, aux autres, tant de ces propos galans appris

par cœur, tant de ces jolis riens à écrire sur l'album d'un dandy.

Dès qu'il fut de retour chez lui, il mit un flambeau, deux flambeaux devant son miroir, et commença à défaire un à un tous les ajustemens de sa parure.

Oh! il était bel à voir là, devant la glace qui réfléchissait les traits animés de son visage; il était beau, lui jeune homme, se rappelant avec un malin sourire ses bonnes fortunes du jour.

Aussi, voyez-le ouvrir avec amour ce léger *souvenir* rose; compter ces billets parfumés, rendus ou à donner; puis, refermant tout cela, le jeter sur le marbre de la cheminée; puis, en dénouant le nœud de sa cravate, promener ses yeux dans la chambre... Oh! pourquoi cette pâleur qui vient subitement contracter son visage? Pourquoi cet air atterré, à lui si joyeux!

Le voilà immobile!... maintenant d'une main tremblante il prend un flambeau et s'approche...

Horreur!!

C'est un cadavre blanchâtre qui se dresse dans le fond noir de la chambre!!!

A peine le comte a-t-il vu ce spectre avec toutes ses formes, qu'il tombe anéanti...

Oh! pitié pour le malheureux qui se roule et se tord en criant des mots sans suite, inarticulés!...

Marie! Marie!... toujours ton ombre, toujours!... Fuis, spectre de remords! vas m'attendre dans les enfers;... laisse-moi vivre, ici;... j'avais oublié le crime;... Marie, Marie!

A ce moment, le comte, dans son égarement, heurte les pieds du cadavre dont la tête chancelle, se détache du tronc, et roulesanglante sur le malheureux.

( *La suite d'un prochain Numéro.* )

### A MONSIEUR DELACROIX.

Toi qui n'hésitas point, en accueillant mon drame,  
A prêter tes accens à l'ame d'une femme,  
A soutenir ses pas;  
A protéger un nom qu'on ignorait encore,  
Quand j'empruntai ta voix pour le rendre sonore,  
Que ne te dois-je pas!

Ainsi que l'alchimiste interroge la terre,  
En recueille avec soin la plus modeste pierre,  
Y découvre un trésor;  
Tu souffles ton brasier qui s'échauffe, s'allume,  
Pour tirer du creuset, noir et couvert d'écume,  
Une parcelle d'or.

Si tu savais combien ma nuit me semblait triste,  
Et combien j'enviais un noble nom d'artiste,  
Sous un vain nom de cour!

Tu comprendrais alors tout l'excès de mes joies,  
Quand phénix, à travers l'aile que tu déploies,  
J'espérais voir le jour.

Comme ils sont défendus les abords du Permesse!  
Par quels constans efforts, quel vœu, quelle promesse,  
Peut-on s'y voir placer?  
Pourtant quand cet amour vous brûle, vous transporte,  
Durant sa vie entière on attend à la porte  
Debout, sans se lasser.

Je ne pouvais t'offrir l'énergique harmonie  
Du drame colossal à tête de génie,  
Enfanté par Dumas.  
Ces transports, ces élans dont la portée échappe!  
Ce type novateur qui sur tout autre frappe,  
Tranchant comme un damas.

Tu combattis pourtant! généreux sacrifice!  
Je ne pouvais t'offrir les balcons de la lice  
Tendus et pavés;  
Une célébrité, présomptueux partage,  
Pour lequel un succès vous attend au passage,  
Assis les bras croisés.

Et vous dont le talent affronte avec courage  
L'inconstance du sort, la tourmente, l'orage,  
Pour les torts de l'auteur,  
Je dois un souvenir à vos soins, votre zèle;  
Merci, car vous aviez épousé sa querelle,  
D'amour-propre et de cœur.

Le fort contre le faible avait ourdi sa trame;  
Contre un timide auteur, une tremblante femme,  
Combien s'étaient-ils mis!  
Mais je puis sous leurs coups rêver ma jeune gloire,  
Si l'ame vierge et forte apporte à ma mémoire  
Quelques accens amis.

Le terrain est ingrat pour une telle lutte;  
Le plus beau monument doit redouter sa chute,  
Quand le sol est mauvais;  
L'aigle en son vol hardi méprise l'anathème,  
Pars; tu peux m'élever au niveau de toi-même,  
Sous un ciel moins épais.

*La Femme sifflée.*

### THÉÂTRES.

Certes, lorsque nous annoncions, il y a huit jours, la première représentation d'*Un jour de Noces*, nous étions loin de prévoir le scandale dont il serait la cause, ou plutôt le prétexte. Nous espérions assez de la galanterie du public lyonnais pour penser que l'ouvrage d'une femme recevrait au moins un accueil équitable, et que si la balance devait pencher, ce serait plutôt du côté de l'indulgence que de celui de la rigueur. Nous nous

étions trompés, car la partialité la plus amère a seule dicté le jugement rendu, lundi dernier, sur le drame nouveau.

Nous ne dirons pas que ce drame fut parfait; il renferme plusieurs défauts inhérens au peu d'habitude de la scène que possède l'auteur. Mais il renferme aussi des qualités positives, incontestables, qui auraient dû retenir le sifflet dans la bouche de ceux qui semblaient prendre un atroce plaisir à humilier impunément une femme de cœur et d'esprit. Certes, si, pour une femme, c'est un crime aux yeux de certaines personnes, que d'avoir du talent, il y a à Lyon beaucoup de femmes coupables! C'est déjà un mérite de pouvoir faire 1400 vers agréables, de savoir conduire trois actes, même avec quelques fautes de charpente, et l'auteur qui le possède a droit, ce nous semble, à quelques égards de la part de ses juges, surtout quand cet auteur est une femme.

Lyon est peut-être la seule ville de France où on pourrait, dans une circonstance semblable, trouver, contre une femme auteur, un pareil acharnement. Le plus grand tort de la pièce, c'était de ne pas sortir de la grande manufacture parisienne qui, comme chacun sait, ne produit que des chefs-d'œuvre; car c'est à Lyon surtout que, pour les écrivains, se trouve justifié le proverbe : Nul n'est prophète en son pays!

Consolez-vous, au reste, M<sup>me</sup> \*\*\* , d'une chute non méritée; les gens de goût vous ont rendu justice, et, s'ils ne sont pas les plus nombreux, leur suffrage est peut-être plus flatteur et plus honorable. Quelques négligences de versification, quelques fautes dans l'enchaînement des scènes et dans la position des caractères, ne sont que de légères taches qui trahissent l'inexpérience, mais qui n'en révèlent pas moins le talent. Votre dénouement, d'une composition aussi neuve que dramatique, eût produit un grand effet, si le public n'eût pas été si mal disposé. Il n'y a rien de si voisin du ridicule que le sublime; ne vous étonnez donc pas de n'avoir pas mieux réussi. On vous a condamnée sans vous entendre; on agit toujours ainsi quand on redoute l'éloquence des prévenus, et un auteur dramatique n'est plus aujourd'hui qu'un prévenu qui s'assied sur la sellette, et qui, en dépit de la charte, n'a malheureusement presque jamais le bonheur d'être jugé par ses pairs!

— M. Stokleit, qui a tenu ici avec succès l'emploi de *premier comique*, en 1829, vient de mourir à St-Petersbourg, après trois heures de maladie; on suppose que c'était une apoplexie. Cet artiste laisse de vifs regrets parmi toutes les personnes qui l'ont connu.

— A la fin d'*Un jour de Noces*, Delacroix, au bénéfice duquel se donnait l'ouvrage, crut devoir annoncer aux siffleurs que l'auteur s'empresserait de retirer sa pièce, mais qu'il ne devait peut-être pas s'attendre à une chute aussi complète, ayant fait annoncer par l'affiche que l'ouvrage était d'une dame. Plusieurs per-

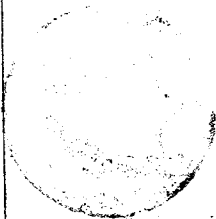
sonnes blâmèrent M. Delacroix d'une leçon de galanterie aussi spirituellement donnée, et, mercredi, à son entrée dans *le Mari de ma Femme*, Delacroix fut accueilli par quelques sifflets obscurs, promptement couverts par d'unanimes applaudissemens. Ces sifflets ayant, à ce qu'il paraît, trouvé du renfort, M. Delacroix crut devoir quitter la scène; mais bientôt, à la demande du véritable public, le régisseur vint annoncer que M. Delacroix allait reparaitre. Salué à son entrée par les sifflets des uns et les applaudissemens des autres, cet acteur déclara qu'il n'avait jamais eu l'intention de manquer au public; tout allait donc se terminer heureusement, quand le mot d'*excuses* parti des premières vint de nouveau tout gêner, M. Delacroix ayant, en s'adressant directement à son interlocuteur et non au public, affirmé qu'il ne faisait d'excuses que chez lui, et quitté immédiatement la scène pour la seconde fois. Enfin, au troisième acte, le calme ne s'étant point rétabli, M. Delacroix a déclaré qu'il ne reparaitrait plus sur notre théâtre et qu'il allait rompre son engagement.

En admettant que M. Delacroix ait eu tort de céder à un mouvement de vivacité bien excusable pour celui qui, quoique *comédien*, n'a pas abjuré son cœur d'homme et ses droits de citoyen, nous ne voyons pas quel plaisir quelques personnes chatouilleuses trouveront à nous priver d'un beau talent, et à arrêter ainsi la représentation de plusieurs ouvrages nouveaux. M. Delacroix, ayant affirmé qu'il n'avait jamais eu l'intention de manquer au public, a fait tout ce que pouvait et tout ce que devait faire un homme d'honneur; le public doit être satisfait. Tout le reste n'est qu'une question particulière à débattre, comme bon leur semblera, entre les personnes intéressées.

Espérons que le public n'y mettra pas de rigueur, ni Delacroix de l'entêtement, et que la paix sera bientôt signée entre les parties belligérantes. M. Delacroix ne voudra pas être plus entêté que la citadelle d'Anvers, et il se rendra... avec les honneurs de la guerre!

### CHRONIQUES LYONNAISES.

Parmi les magasins de librairie qui se recommandent plus particulièrement, à cette époque, par le luxe et la variété de leur assortiment, nous croyons devoir signaler la maison Bohaire, rue Puits-Gaillot, n° 9. Cette maison qui possède en même temps, à Paris, boulevard des Italiens, n° 10, un des plus beaux établissemens en ce genre, a ainsi la facilité d'être, plus promptement et mieux que toute autre, assortie en nouveautés de toute espèce. C'est, du reste, depuis long-temps dans ses magasins que l'on trouve un choix remarquable des plus belles éditions et des plus riches reliures. Cette année, M<sup>me</sup> Bohaire n'a rien négligé pour pouvoir satisfaire à tous les caprices, contenter toutes les exigences.



Il est impossible d'avoir une collection plus complète des élégantes publications qui viennent de paraître, tels que *Kepeakes, français et allemand, almanachs* de toute nature, *Annales*, livres à gravures, éditions de luxe des auteurs classiques et romantiques. Enfin, nous croyons difficile de désirer un ouvrage nouveau qui ne soit pas dans ce magasin; aussi, nous empressons-nous de le rappeler à ceux qui s'y sont déjà servis, et de le signaler à ceux qui ne le connaissent encore que de réputation, bien sûrs qu'ils nous en remercieront tous.

— On assure que M. Delacroix, acteur du Grand-Théâtre, est poursuivi devant le Tribunal de simple police, à raison des contraventions qu'il est prévenu d'avoir commises, en scène, les 24 et 26 courant.

Il faut espérer que cette punition légale désarmera la sévérité du parterre, et que M. Delacroix ne sera pas condamné deux fois, car les passions doivent se taire, quand la justice a parlé, et le premier axiome de droit dit textuellement: *Non bis in idem*.

— La musique étant un des arts que l'on cultive avec le plus de succès à Lyon, les nouvelles productions musicales doivent avoir un grand attrait pour nos lecteurs, et nous les ferons connaître désormais avec d'autant plus de plaisir qu'elles seront l'ouvrage des professeurs de notre ville; car nous ne partagerons jamais la ridicule antipathie de certaines personnes pour les artistes ou écrivains qui n'ont pas le bonheur de vivre à Paris. Leur séjour à Lyon sera toujours au contraire pour nous un motif d'encouragement et d'indulgence.

Nous nous empressons donc de signaler les compositions qu'a déjà éditées et que va éditer encore M. Mazoyer, marchand de musique et d'instruments, rue St-Pierre, n. 15. Il a compris, en artiste, que la centralisation parisienne ne tendait qu'à étouffer le génie, et nous le félicitons d'avoir voulu s'en affranchir. Nous recommandons aussi son gracieux assortiment d'Albums à ceux qui désireraient offrir des cadeaux de ce genre, et certes, ce ne sont pas les moins agréables pour les Dames qui s'occupent de musique. ( Voir les annonces ci-dessous. )

— Tous les magasins de quincaillerie rivalisent à cette époque de luxe et d'élégance. C'est leur saison de récolte à eux, et, après celui de M. Jacquand que nous avons déjà cité pour le monde fashionable, il en est un que son genre d'organisation toute particulière doit recommander aux nombreux acheteurs du jour de l'an, qui tiennent à se procurer de jolis objets d'étrennes sans vider complètement leur bourse. Nous voulons parler du magasin de M. Placy, à l'entrée du passage de l'Argue.

Ce négociant, qui a sagement calculé que toutes les personnes qui font des cadeaux ne sont pas millionnaires, a réuni, dans ses magasins, les objets les plus

chers aux objets d'un prix modéré, et s'est mis ainsi à même de satisfaire tous les goûts. Mais ce qu'il y a de plus commode pour les amateurs qui visitent déjà cet utile établissement, c'est que tous les objets y sont cotés à PRIX FIXE, et que l'on peut voir de suite si celui que l'on désire rentre dans les prix qu'on a l'intention d'y consacrer. Au reste, on trouvera chez M. Placy un assortiment complet de *nécessaires, portefeuilles, boîtes à ouvrages, jouets d'enfants* et tous autres objets propres à être donnés en étrennes, aussi élégans et aussi riches que dans les autres magasins qui déjà notre ville.



MUSIQUE.

se trouve dans le magasin de M. Mazoyer, éditeur et marchand de musique et d'instruments, rue St-Pierre, n. 15.

UN GRAND ASSORTIMENT D'ALBUMS lyriques, par MM. Bruguière, Panseron, Labarre, Cambon, M.me Duchambge, et autres compositeurs justement célèbres.

Tous ces ALBUMS, composés chacun de douze romances, avec accompagnemens pour piano et pour guitare, sont ornés de charmantes lithographies, et reliés avec luxe. Ils peuvent former de très-jolis cadeaux pour le jour de l'an.

Celui de Panseron, pour le piano, contient en outre trois dessins de broderies à la mode, une *bourse*, un *tapis*, et un *cordons de sonnette*.

Nouveautés qui viennent de paraître au même magasin :

LES TYROLIENNES, recueil de 4 walses composées pour piano, par M.me Faure-Boëris, et arrangées en quintetti, pour deux violons, alto, basse et flûte ou flageolet.

LE CHANT DU VIEILLARD, romance pour basse, par M. Mocker,

GLISSEZ, LÉGER BATEAU, barcarolle, par le même.

GRANDES VARIATIONS sur un air italien, composées pour le piano-forte, par M.me Faure-Boëris.

SOUVENIRS DE SÉMIRAMIS, pour le piano-forte, par M. Antoine Tell. Cet ouvrage est arrangé expressément pour les commençans.

Sous presse, du même auteur, pour paraître incessamment :

RONDOLETTO pour le piano-forte, sur un thème allemand favori.

VARIATIONS pour le piano-forte, sur une tyrolienne favorite. Ces deux ouvrages sont aussi pour les commençans.

L'IMMORTELE, romance de fête pour père ou mère, par M.me Demense.



A dater de ce jour, cet établissement, qui était rue Longue, n. 14, vient de se transporter au local ci-dessus, où il continue le commerce de la papeterie en tout genre, des fournitures de bureau et des encres d'imprimerie.